

rarement les forts ténors, et pour les charmantes musiciennes, Mlles Delépierre, dont les doigts enchantés savent tirer du violon des sons d'une délicatesse inouïe. Vraiment, en écoutant ces gazouillements d'oiseaux, entremêlés de traits d'une exécution magistrale, on se serait cru sous le charme de quelque fantastique rêverie.

Il faut pourtant que je fasse un reproche... bien hardi, car c'est au public que je veux l'adresser. Comment se fait-il que les œuvres de Mendelssohn aient été accueillies avec une froideur... polie? Avait-on peur de se compromettre ou s'épuiser en donnant aux émouvantes compositions du maître allemand, quelques-uns des bravos que l'on réservait pour des exécutants d'un mérite incontesté? Il me semble au contraire que l'ouverture de Ruy-Blas et la marche triomphale ont été rendues d'une manière parfaite. Je sais bien que le *scherzo* du *Songe d'une nuit d'été* manquait un peu d'unité dans la mesure, mais il faut tenir compte de la fusion d'orchestres différents; la Société philharmonique et l'orchestre du théâtre avaient fait leurs répétitions séparément et la mélodie légère et délicate de ce *scherzo* se ressentait de ces deux traditions différentes; ces tierces qui sautillent comme des feux follets, ces triolets qui effleurent en courant les cordes graves des violons et des altos, semblables aux nuages blancs que le vent pousse la nuit au devant de la lune... toute ces finesses d'orchestration s'alourdissaient un peu dans un rythme indécis, mais cela n'a été sensible que dans ce morceau seul, et même si peu sensible que je me demande toujours pourquoi l'enthousiasme n'a pas éclaté à l'audition de pareils chefs-d'œuvre?

La Marche du couronnement, de Meyerbeer, exécutée par les orchestres réunis, renforcés des cuivres puissants de la Fanfare lyonnaise, a terminé la soirée d'une manière éclatante et chacun s'est retiré en se disant : à l'année prochaine.

EMILE GUINET.